



LA SAINT-JEAN-BAPTISTE A OTTAWA

Si M. Joseph Tassé n'était pas déjà président de la société St. Jean-Baptiste d'Ottawa, le patriotique discours qu'il a prononcé le 24 juin, jour anniversaire de cette fête nationale, l'aurait certainement fait choisir pour occuper cette charge l'année prochaine.

Cette harangue, car c'en est une véritable, a le mérite de présenter, en un langage aussi chaud que brillant, l'abrégé glorieux de l'histoire du Canada français. L'accent en est si sincère, si convaincu, que l'inspiration se maintient ferme et large du commencement à la fin; il y a là un souffle ardent, plein de jeunesse et de poésie; c'est presque un hymne en prose auquel il ne manque qu'une musique appropriée pour en faire une œuvre lyrique.

Persuadés que nos lecteurs nous sauront gré de leur servir ce sommaire historique, nous remercions l'auteur d'avoir bien voulu en offrir la primeur à *L'Opinion Publique*.

Discours prononcé par M. Joseph Tassé, Président de la Société St. Jean-Baptiste.

MONSEIGNEUR (1), MESDAMES ET MESSIEURS,

Nous avons été témoins aujourd'hui d'un beau et touchant spectacle qui doit faire assurément notre orgueil, comme il a fait l'admiration de l'étranger. Pour n'être pas nouveau, ce spectacle n'en réjouit pas moins tout cœur canadien, et si j'avais un souhait à former, ce serait celui de le voir se renouveler longtemps encore, à pareille date, et avec le même succès.

Oui, Mesdames et Messieurs, la fête nationale a été célébrée aujourd'hui en cette ville d'une manière digne d'une aussi imposante solennité. La population française de la capitale s'est ralliée non-seulement comme un seul homme à l'ombre du drapeau national, mais bon nombre de compatriotes du Bas-Canada ont aussi pris part à nos réjouissances, donnant une nouvelle preuve de l'union qui doit régner entre tous les groupes français de la vallée de l'Outaouais.

L'année dernière, nous avons eu la bonne fortune de chômer la fête St. Jean-Baptiste avec nos compatriotes de la jeune et florissante ville de Hull. Cette fois, ce sont les Canadiens-Français de la Pointe-Gatineau qui sont venus nous offrir une alliance patriotique, que nous serons toujours heureux d'accepter et même de rechercher. Leur présence à notre fête nous a été singulièrement agréable, car nous voyons en eux les représentants non-seulement d'une paroisse, mais de toute une province—la vieille province de Québec—qui est l'objet de nos plus vives sympathies comme de nos plus chères affections.

De pareilles démonstrations—est-il besoin de l'affirmer?—ne peuvent qu'avoir les meilleurs résultats pour notre nationalité, car elles sont un témoignage non équivoque de notre patriotisme, de notre vitalité, de notre bonne entente—sans laquelle surtout il ne nous serait pas possible de conserver notre juste part d'influence au milieu des races émergiques qui

nous entourent. Nous sommes la minorité dans cette importante partie du pays, et, comme tels, nous sommes exposés à nous laisser éclipser par les éléments étrangers. Nous sommes, de plus, les sentinelles avancées de la nationalité franco-canadienne, et, comme tels, nous ne pourrions maintenir notre position qu'en redoublant d'activité et de vigilance, qu'en faisant disparaître toute cause de division qui pourrait nous affaiblir. Or, sachons profiter d'une grande leçon que nous donne l'histoire: Si tant de peuples sont aujourd'hui disparus, si tant d'autres sont presque anéantis ou traînent une existence languissante, c'est que l'union—qui doit puiser sa source dans les principes religieux, dans les saines notions d'ordre social et politique—a cessé un jour de régner au milieu d'eux pour faire place à des dissensions désastreuses.

Nous devons, Mesdames et Messieurs, travailler d'autant plus à notre développement et à notre extension, que nous pourrions ainsi reconquérir la position que nous avaient assignée nos pères dans l'avenir de ce vaste "pays des Outaouais," que je crois appelé à devenir l'un des boulevards de notre nationalité. Nous devons, dis-je, travailler avec d'autant plus d'énergie à augmenter notre force et notre importance, que, bien loin d'être étrangers sur ce sol, nous en avons été les premiers découvreurs comme les premiers colons.

Qui le premier, en effet, sillonna les eaux de la grande rivière qui coule à nos pieds, et pénétra même jusque sur les bords du lac Huron, alors que l'immense région de l'Outaouais était encore dans toute sa sauvagerie et primitive beauté? Qui le premier vint annoncer aux indigènes stupéfaits la venue d'un peuple puissant, qui allait planter la véritable civilisation au milieu des forêts du nouveau monde? N'est-ce pas l'illustre de Champlain, le fondateur de la colonie française du Canada, celui dont le nom et les vertus se dessinent avec tant d'éclat au frontispice de notre histoire? Qui les premiers vinrent annoncer la bonne nouvelle de l'Évangile aux tribus errantes sur les bords de l'Outaouais? N'est-ce pas des missionnaires venus du grand pays qui a donné des envoyés de Dieu aux coins les plus reculés de la terre?

De nos jours encore, qui les premiers s'enfoncent dans les profondeurs inexplorées de cette immense vallée de l'Outaouais, à elle seule assez grande pour y tailler même un pays? N'est-ce pas ces héroïques apôtres, ces intrépides Oblats, dignes successeurs des premiers missionnaires, dont le zèle apostolique s'exerce bien au-delà du lac Témiscaming, non loin même des glaces de la Baie-d'Hudson?

Pionniers de la foi dans cette région, nous avons encore été les pionniers de la colonisation. Sans dérober aux autres nationalités le mérite des établissements qu'elles ont fondés en ces lieux, au milieu de bien grandes difficultés, ne pouvons-nous pas réclamer une large part dans le mouvement de colonisation qui, depuis vingt ans, a métamorphosé cette région au point que son progrès a été plus rapide que celui de n'importe quelle autre partie du pays? Et ces pionniers de la colonisation n'ont-ils pas été eux-mêmes devancés par nos voyageurs canadiens dont la joyeuseté et le courage au milieu des plus grands dangers sont devenus légendaires? Cette ville même, qui grandit si rapidement, ne compte-t-elle pas parmi ses premiers occupants des voyageurs canadiens, qui nous reviennent à certaines périodes de l'année en bandes nombreuses, et donnent à notre ville une physionomie si particulière?

Si, Monseigneur, Mesdames et Messieurs, nous jetons maintenant un coup d'œil dans une autre direction, nous pouvons y voir des

traces du génie de la nation dont nous descendons.

L'étranger qui, aujourd'hui, parcourt l'Ouest en tous sens, s'étonne de lire des noms français au berceau de presque toutes ses grandes cités, entre autres: St. Louis, Détroit, Pittsburgh, Peoria, et il admire avec quelle sûreté de coup d'œil les premiers pionniers avaient pres-enti leur importance future, en jetant au milieu de la solitude les bases de villes maintenant florissantes. Eh bien! que l'on remonte à l'origine de quelques-unes des villes haut-canadiennes, et l'on pourra également y exhumer des souvenirs canadiens.

La métropole provinciale, Toronto, ne s'élève-t-elle pas là même où le fort Rouillé servait autrefois de poste avancé pour protéger la colonie naissante et son commerce de l'Ouest contre les incursions des indiens? La ville de Kingston n'a-t-elle pas été bâtie sur les ruines du vieux fort Frontenac, qui portait le nom du plus grand homme qui, après Champlain, ait présidé aux destinées de la Nouvelle-France, et qui, bien des fois, fut témoin de la vaillance et des prouesses de ses défenseurs? Niagara contenait aussi autrefois un poste très-important, qui ne se rendit qu'après la plus courageuse résistance. Il n'est pas sans intérêt non plus d'ajouter que les trois magnifiques lacs qui enveloppent de leurs eaux majestueuses la province d'Ontario portaient aussi, dans l'origine, des noms français. Le lac Ontario s'appelait le lac Frontenac; le lac Érié, le lac de Conti, et le vaste lac Huron était connu sous le nom de lac d'Orléans. Oui, partout, sur les bords du St. Laurent et du Mississipi, comme tout le long des lacs de l'Ouest, la France a laissé d'indestructibles souvenirs.

Mais il n'y a pas seulement que des ruines, que des pierres, que les cendres de nos aïeux, que le souvenir de leurs exploits pour rappeler le nom de notre ancienne mère-patrie, dans cette grande province d'Ontario, où l'élément britannique, grâce à des renforts constants d'émigration, a pris un ascendant que nous ne saurions lui disputer. En effet, que l'on traverse cette province, et l'on sera tout surpris, agréablement surpris, de trouver à son autre extrémité une nombreuse population française, qui descend en bonne partie de ces hommes intrépides et aventureux qui allèrent planter le drapeau de la civilisation au milieu des déserts de l'Ouest. Oui, que l'on parcoure, par exemple, les comtés d'Essex et de Kent, et l'on sera tout surpris d'y trouver quinze mille Franco-Canadiens au moins, des villages distincts, groupés autour du clocher de l'église catholique, dociles à l'enseignement de leurs prêtres, ayant conservé l'amour du nom français, l'usage de cette belle langue française que nous sommes si fiers de parler, et ces bonnes et vieilles coutumes de nos pères, qui malheureusement se font de plus en plus rares.

Aujourd'hui même, s'il nous eût été possible de nous transporter au milieu d'eux, nous aurions pu être témoins de la vivacité de leurs sentiments patriotiques et religieux, par l'entraînement et l'enthousiasme avec lesquels ils ont dû chômer la fête patronale. Nous aurions pu les voir, ce matin, se rendant en grand nombre à leurs églises pour placer sous la protection de Dieu leur nationalité et l'amour de la patrie; défilant ensuite en rangs pressés au son joyeux des fanfares nationales; puis s'enthousiasmant sous le souffle d'une parole éloquentes au récit des actions glorieuses de leurs ancêtres; et nous aurions pu voir probablement plus d'une larme couler au souvenir de la patrie absente, au souvenir de ce sol aimé du Bas-Canada, auquel les rattachent tant de liens qui nous sont chers à tous.

Les efforts que nous faisons, Monseigneur, Mes-

dames et Messieurs, pour maintenir la race française dans la vallée de l'Outaouais, dans la province d'Ontario, ne sont certes pas infructueux, et tous les ans, malgré les flots de l'émigration étrangère qui menace de nous déborder, nous avons à enregistrer de nouveaux progrès, de nouveaux triomphes. Sans être bien rapide, notre marche ascendante n'en est pas moins progressive et rassurante. Peu à peu nous étendons les bornes de notre influence, et avant longtemps la position des Canadiens-Français groupés au pied des Laurentides ou sur les confins de cette province, se sera considérablement améliorée. Notre progression naturelle est certainement plus rapide que celle d'aucune autre race, et déjà les Canadiens-Français de la province d'Ontario sont plus nombreux que ne l'étaient nos pères à la cession du pays, lesquels, après un peu plus d'un siècle, ont laissé une glorieuse lignée de près de deux millions de descendants.

Bien des difficultés nous sont sans doute encore réservées; mais n'allons pas nous décourager, n'allons pas faiblir au milieu des luttes qu'il nous faudra soutenir pour la cause sacrée de la patrie. Si jamais le découragement allait s'emparer de nous, il nous suffirait alors de jeter un coup d'œil sur notre passé, de parcourir quelques-unes des pages de notre histoire, pour y puiser de nouvelles forces et un nouveau courage.

Car, si jamais hommes se sont trouvés en face de difficultés exceptionnelles et d'adversités de toute nature, c'étaient bien nos pères. Pendant plus d'un siècle et demi, il leur a fallu se maintenir dans ce pays les armes d'une main et l'autre appuyée sur la charrue, sans cesse aux prises avec les hordes sauvages qui infestaient la colonie, ou bien avec les armées ennemies qui menaçaient de l'envahir. Et l'histoire ne dit pas que jamais ils se soient découragés. Elle proclame, au contraire, que ni l'abandon de la mère-patrie, qui fut si sensible à nos vœux français, que ni les forces écrasantes de l'ennemi, que ni les horreurs de la famine, que ni des malheurs sans exemple ne purent abattre leur indomptable courage. Elle proclame, dis-je, que tous eussent préféré s'ensevelir sous les ruines de la patrie, plutôt que de manquer au devoir qu'ils avaient à remplir envers leur roi—qui pourtant les abandonnait; envers leurs ancêtres, qui ne leur avaient légué que des traditions de gloire, et envers leurs descendants, qui s'inspireraient plus tard de leur noble exemple.

Et après la cession du pays, si la lutte prit une autre forme, elle ne fut ni moins importante, ni moins difficile à soutenir. Il fallut à nos pères un courage, un dévouement, une force de résistance extraordinaire pour ne pas se laisser ravir des droits garantis pourtant par un traité solennel, et pour nous conserver ce triple joyau de notre couronne nationale: *Nos institutions, notre langue et nos lois*, que nous sommes si fiers de posséder.

Ces luttes si glorieuses et si pénibles tout ensemble n'ont pas eu seulement pour résultat de déjouer la trame inique formée contre notre existence nationale. Elles portaient avec elles le germe fécond de toutes ces libertés politiques, civiles et religieuses, dont jouissent aujourd'hui les citoyens de ce pays sans distinction d'origine ou de religion, après avoir été scellées du sang de nos patriotes. Aussi, si Napoléon a pu dire à son armée d'Afrique que quarante siècles la contemplaient du haut des Pyramides, nous pouvons affirmer à notre tour avec encore plus d'orgueil, que deux siècles et demi d'un passé glorieux contemplent aujourd'hui la race française au Canada.

A la gloire donc d'avoir conservé la colonie de Champlain, au point qu'elle faisait dire à

[1] Sa Grandeur Mgr. Duhamel, évêque d'Ottawa.